

UN POÈTE: ADOLFO DE BOSIS, UN POÈME : ‘AMORI AC SILENTIO SACRUM’

di Ricciotto Canudo

[p. 816] Et au milieu des exaltations nationales des nouveaux politiciens de Florence et de quelque poète, M. Adolfo de Bosis fait entendre la voix triste et nobles de ses lyriques: *Amori ac silentio sacrum*.

L'Italie qui en garde la tradition refait depuis quelque temps de belles éditions qui enveloppent comme d'une atmosphère harmonieuse les floraisons de ses talents. La beauté naïve et pourtant complète des premiers livres imprimés par les Bénédictins de Subiaco, ou du superbe *Sogno de Polifilo*, revêt les livres des derniers poètes. Des artistes les décorent en comblant trop l'ancien, mais si l'invention leur fait défaut ils gagnent avec goût les expressions rythmées de leurs compatriotes. Les œuvres de M. d'Annunzio, entre autres, font une belle tâche décorative sur nos piles de livres jaunes, et le dernier volume de M. de Bosis, arrivé richement habillé, est un plaisir pour nos yeux dès avant que notre âme ait palpité à la sonorité belle, à la mélancolie forte de ses rythmes. M. Adolfo de Bosis est un solitaire. «Sois seul et tu seras tout à toi,» a dit Léonard de Vinci. Cet aphorisme des ascètes de l'orgueil est le thème essentiel de toute la théorie nietzschéenne, le leit-motif de l'égotisme conscient et dédaigneux. Pour M. de Bosis, il est le principe même de son amour pour les hommes, pour la nature, pour toute la vie. Cet amour le force à regarder de loin le tourbillon des passions et des vanités qui, dans sa lourde incohérence, se heurte à toute esthétique et à tout rêve d'esthète.

Il y a à peu près dix ans, en janvier 1895, dans le beau décor d'un appartement du Palais Borghèse, à Rome, M. de Bosis réunissait quelques esprits anxieux d'élévations artistiques, revoltés contre le succès et les publics, contre toutes les grossièretés du goût et toutes les infamies de la production littéraire et artistique du temps. Gabriel d'Annunzio jeune, et déjà célèbre, était du groupe.

Il fallait renouveler l'éducation artistique de la nation. Il fallait donner à une foule sans nom et sans conscience la discipline inflexible d'une esthétique nouvelle faite d'après les normes éternelles de la Beauté, étudiée dans les chefs-d'œuvre des hommes et surprise dans l'émotion personnelle devant la nature. Il fallait montrer de nouveau aux Italiens tous les signes de la Beauté oubliée et toutes les marques de la laideur exaltée dans tous les arts... Mais tout d'un coup, au théâtre Argentine, éclata la *Cavalleria Rusticana* de Mascagni, me disait un jour Gabriele d'Annunzio. Alors, tous les espoirs de rénovation esthétique se dissipèrent. Tandis que des musiciens, profondément épris des grands symphonistes, cherchaient à cultiver le public romain par une série d'exécutions orchestrales et de tentatives de création dramatique, éclata toute la [p. 818] vulgarité

de *Cavalleria* et le public de Rome (et tous les publics du monde) s'enthousiasmèrent pour le nouvel événement. Le découragement s'empara des esthètes, réunis pour l'élévation collective des esprits autour de M. de Bosis. Ils s'appelaient Gabriele d'Annunzio, Giovanni Pascoli, le peintre Michetti, etc., ils se dispersèrent pour suivre chacun la fatalité de sa marche géniale. M. de Bosis resta à Rome, sacerdote de son temple, veillant sur l'œuvre collective que le groupe – le plus important groupe littéraire de l'Italie, depuis trente ans – avait promise au public. Cette œuvre était une livraison merveilleuse, devenue aujourd'hui extrêmement rare. Douze volumes en devaient paraître. Elle s'appelait du nom dantesque et fastueux: *Il Convito*, que l'on pourrait traduire: Le Festin. Elle réunissait «un vivant faisceau d'énergies militantes qui peuvent sauver une chose belle et idéale de l'onde troublée de vulgarités qui couvre désormais toute la terre privilégiée où Léonard créa ses femmes impérieuses, et Michel-Ange ses héros indomptables». Sous son extérieur magnifique, *Il Convito* contenait des proses et des vers qui devaient servir de paradigmes au goût, d'exemples au nouveau culte de l'art. De nobles artistes illustraient vers et proses. Mais l'édition rare et qui n'était pas dans le commerce ne détermina pas un mouvement général des tendances. Ceux qui écrivaient le *Convito* devinrent des poètes et des peintres célèbres. M. de Bosis, écœuré par le spectacle de la vie ordinaire et anti esthétique des écrivains, des artistes et de toutes les multitudes, se retira dans un silence plein d'infatigable travail. Epris de Shelley, le «cœur des cœurs», mort sur les rivages de l'Italie, enseveli à Rome, il traduisit dans la plus pure langue italienne l'âme du poète-philosophe anglais; et il vint d'envoyer à ses amis le dernier volume du *Convito*, ce recueil de lyriques *Amori ac Silentio sacrum*, dédié à ses amis et à la Poésie.

Toute la mélancolie de l'Esthète cherchant à réaliser son rêve toujours lointain est dans un prélude. Une grande tristesse y domine, un grand regret pour toutes les choses belles rêvées, que la vie a laissés dans le rêve, que le rêve a ca cachées dans le plus profond de ses voiles mystiques.

Cette tristesse d'une âme contemporaine vibrante de toute la vie et de toutes les inquiétudes modernes, rêveuse de tout l'absurde à venir, est dans le livre, répandue comme dans une artère secrète et palpitante. Quel mal enserre dans ses violences l'âme du Poète? Quelle haine le Poète jette-t-il [p. 819] dans un blasphème vengeur contre la vie? Le Poète ne souffre d'aucun mal, il ne fait à la vie aucun reproche. Tous les maux de l'«homme crépusculaire», l'homme qui meurt à sa religion et à son culte et ne voit pas l'aube d'une religion et d'un culte nouveaux sont dans son cœur sans un nom précis. Tous les reproches à la vie sont contenus dans l'affirmation d'une inébranlable espérance en l'avenir, mais n'ont ni nom ni consistance. L'art de M. de Bosis est fait de ces deux forces lyriques: d'une grande vague sensation de souffrance et de regrets, et de vagues et grands espoirs.

Tu navigueras sans répit
sur des mers grises, parmi des voiles
de brouillard, à travers des cieux veufs,
incertain...

Un sentiment assez précis d'une immense stérilité dans la nature semble dominer les élans des plus hauts de l'oubli poétique.

Il dit au navigateur:

Tu demanderas fort, plus fort:
«La fin? la terre? l'aurore?»
Silence, dans l'ombre. De la proue
quelqu'un ricane...? La Mort.

Le Poète est «trop chargé de souvenirs, trop hérissé de peut-être»! Et quand il nous apparaît dans un moment d'abandon plein de bonté, devant sa maison, doux berceaux de son amour, nid de ses enfants ignares, quand nous le croyons plus calme et plus confiant, un sourire amer et farouche plie ses lèvres, dès qu'il pense au monde lointain, à la lutte sans merci, aux vicissitudes disparues de la vie des hommes. Toute sa lyrique est faite de tristesse, de doute, de regret. Mais il ne se plaint de rien, il espère. Dans une *Élégie de la Flamme et de l'Ombre* jaillit une seule impétuosité sensuelle, contenue dans quatre vers et dans une image, mais qui révèle toute la force cachée sous le coile de la tristesse, dans l'ombre des vagues espérances. Cette impétuosité jaillit dans une description: la nature renaissante.

La forêt frissonna dans ses racines profondes; dans les près
passèrent des vestiges chauds des noces;
des impétuosité floréales secouèrent les sommets; un éclair
ceindra la forêt folle de printemps.

M. Adolfo de Bosis est donc le Poète de nos jours, l'Esthète de nos jours, celui qui chante accablé par toute la tristesse des choses belles qui sont mortes, d'autres qui s'en vont, d'autres [p. 820] qui sont, nées mais sont encore confuses et perdent leurs contours dans le brouillard; et en même temps, il est celui qui regarde la nature avec la violence d'un forcené. Dans sa langue parfaite, dans son style tour à tour nerveux, sec, sanglotant et ondoyant, M. de Bosis exprime donc l'âme de son temps. Il parle à des convalescents, c'est-à-dire à tous les hommes, et les accuse de se

laisser courber sous le faix de leur mal, e les pousse à ouvrir avec le regard de leur espérance les portes de l'avenir.

Tout d'un coup, sur la mélancolie et l'espoir, une volonté se lève, la volonté qui monte de la multitude mécontente et courroucée, la volonté qui rapelle l'avenir de la grande fraternité universelle. L'absurde de l'amour universel gagne l'esprit du Poète, l'exalte, le tord dans convulsions de la force. Et le Poète chante non plus dans ses sonnets ou dans ses strophes de si pure et si belle sonorité italienne, mais dans une prose rythmée, convulsée, faite de cris et de chants, de mélodies sonores comme des éclats de trompette et d'harmonies profondes comme sanglots de harpes ou comme l'indéfini des violoncelles. La Prose rythmée *A un Chauffeur* («ad un Macchinista»), est réellement la synthèse de tout le livre, de toutes ses faiblesses e de toutes ses forces, en un mot de toute l'âme du Poète.

Il dit: «Et apparaissaient les étoiles comme un essaim à travers l'écheveau des fils qui portent la pensée des hommes...». La vision de notre activité collective, génératrice de nouvelles harmonies dans la nature, est tout entière dans cette image. M. Adolfo de Bosis chante la nouvelle géorgique, l'hymne à la mer, l'hymne à la force de l'homme, l'hymne à l'amour des hommes, et sur une généreuse invocation à l'absurde de la grande sérénité humaine, ferme le cercle de ses poèmes, où maints aspects de l'âme contemporaine sont noblement résumés par un homme et exaltés par un Poète.

In: «Mercure de France», n° 180 (décembre 1904), pp. 816-820

Copia per il Progetto C.I.R.C.E.:

<http://circe.lett.unitn.it>

Edizione digitale a cura di Fabrizio Pinna

(fabritius@libero.it)

Ultima revisione: 17 luglio 2005